

## Hommages

### **Cérémonie à Montparnasse, 28 mars 1935, date du deuxième anniversaire de la mort de Louis Dumur**

« Sa pensée avait le souci de ce qu'il y avait de plus noble chez les hommes : questions morales, religieuses, nationales, sociales, esthétiques. Il comptera parmi les grands serviteurs de la vérité, du beau, du bien. Après la lecture de ses livres, chacun se demande comment un écrivain peut perdre de vue cette haute idée de sa tâche.

Devrait-on, si les éclatantes évidences du présent n'y contraignaient ajouter qu'il a été un modèle désintéressé de tout profit personnel et, surtout, pécuniaire ? Pour lui, l'idée ne se marchandait jamais. Il est resté pauvre sans aucun regret. Quel exemple salubre à toutes les époques et à la nôtre, si mercantile ! (...)

De ses qualités de caractère, nul n'oubliera, certes, sa générosité de cœur : sa bonté, sous une rudesse apparente, sa bienveillance, inépuisable mais réservée à ceux qui paraissaient vraiment dignes d'être aidés, son émotivité compatissante devant le malheur, même devant sa notion abstraite, n'avaient d'égal que son souci d'être, par ses œuvres, utile à l'humanité souffrante ou désireuse de s'élever.

Son courage ne peut être oublié. Ce courage de l'écrivain, par lequel il s'est fait heureusement ! tant d'ennemis. Ce courage de voir la vérité et de la dire, quelles qu'en soient les conséquences, sera toujours peu commun. Il est presque inconnu dans notre époque d'illusions, de facilités, de faiblesses.

Il avait l'intransigeance de ses convictions. Ne l'oublions pas dans ce présent où la débilité, la lâcheté et la veulerie ont montré leurs méfaits » (Louis Marin, ministre d'Etat, dans *Mercur de France*, 15-IV-1935, pp. 436-437).

« Il y eut trois choses que Louis Dumur conserva jalousement : sa conscience, son cœur, son talent ». (José Théry, l'un des plus anciens amis de Louis Dumur, *Mercur de France*, 15-IV-1935, p. 438)

Le 5 juillet 1884, son oncle Benjamin Dumur interrogeait vivement son neveu, à un moment où celui-ci venait de lui adresser un livre d'un auteur inconnu sur le spiritisme, les tables tournantes, les guérisseurs, les découvreurs des trésors cachés et des communicateurs avec des êtres surnaturels :

« Lorsque ton père sera mort, que tes frères et sœurs n'auront plus leur appui naturel et ne seront peut-être pas encore élevés, te servira-t-il à grand-chose de pouvoir leur dire avec une entière bonne foi, mais hagard et l'esprit enfiévré que tu as des communications avec des êtres surnaturels et que cette conversation te procure des jouissances à eux inconnues ? Seras-tu satisfait de ton œuvre à ce moment-là ? Auras-tu donné un bon exemple ? Auras-tu fourni une carrière utile ? Pourras-tu te dire que ton rôle d'aîné d'une nombreuse famille a été rempli ? »

A l'évidence, le choix de l'automne 1882, confirmé en 1884 (il reste définitivement à Paris) constitue une rupture dans la vie de Louis Dumur.

Paris lui permet de se distancer de sa famille, jusqu'à l'ignorer par moments, de quitter Genève à l'esprit protestant trop étouffant et austère, et d'esquiver ses responsabilités de fils aîné dont l'habit sera repris par son frère Maurice, chef de famille déclaré.

Paris lui permet d'avoir du recul sur sa ville natale comme sur son pays qui vont inspirer ses romans les plus caustiques et savoureux et ses écrits polémiques les plus combattus. Il règle ses comptes avec son enfance et sa formation religieuse. En prenant Paris pour seconde patrie, Louis Dumur a évité de tomber dans le conformisme, dans le prêt-à-porter familial. Il ne prendra pas pour autant la nationalité française. Face à ses contradicteurs et ses détracteurs, il ne manquera pas de rappeler ses origines familiales et suisses qui le légitiment dans ses opinions et dans la dénonciation des petitesesses et des travers. Il n'est pas un auteur de la Suisse romande, il est un écrivain de langue française.

Les qualités et les défauts relevés dans les éloges funèbres, entre 1933 et 1935, résonnent de manière curieuse et véridique, confrontés au jugement des premières années à Paris, comme si tout était déjà écrit alors : « modèle désintéressé de tout profit personnel et, surtout pécuniaire » ; pour lui, l'idée ne se marchandait jamais. Il est resté pauvre sans aucun regret » ; travailleur acharné » ; « générosité de cœur », « bonté », « bienveillance inépuisable mais réservée à ceux qui lui paraissent vraiment dignes d'être aidés » ; « émotivité compatissante » ; « intransigeance de ses convictions » ; « un courage, une énergie, une volonté de vivre sans exemple » ; « désintéressement, l'insouci de soi » ; très généreux », « bourru », « d'aspect froid, sévère de physionomie fermée, serviable », « vie simple, nombreuse, probe et sans ostentation », « loyal en tout, ayant horreur de la vanité et du mensonge, apôtre de la vérité au prix de sa renommée » ; « champion de la justice et du droit. »

Louis Dumur « était impitoyable aux sots et à tout ce qui paraissait émaner de la sottise. S'il fallait les affronter, et il le fallait, il était doué d'un rare courage. Moral, surtout, mais aussi physique. Dur à lui-même, il a dominé toute souffrance, et refusé d'admettre la victoire finale de la mort. Signalons un autre trait, en quelque façon héroïque : il était inaccessible au désespoir.

Avouons-le, toutefois. Quelque chose de lui nous échappe. Dumur était difficile à bien connaître, même pour ses meilleurs amis. Il demeurait très secret, ennemi de tout étalage de ses sentiments, par l'effet d'une pudeur, ou d'une timidité qu'il gardait sans doute de son milieu natal. On s'étonnait encore qu'il semblât prendre un curieux plaisir à des travaux insipides et rebutants.

Louis Dumur avait plus de grandeur, sans doute, et de véritable vertu que de grâce et de charme. » (*Louis Dumur, l'homme et l'œuvre*, par Henri Ziegler)

Sur le plan familial, il n'a pas voulu être à la charge de ses parents, se contentant de peu. Il renoncera à ses parts d'héritage, les laissant à ses frères et sœurs. D'une générosité discrète, il allègera la misère de plusieurs anonymes, disposera de l'argent en faveur du grand poète Paul Verlaine, sombré dans l'indigence ; il acquittera les dettes de sa seule relation féminine connue. Il donnera sa vie à la rédaction du *Mercur de France* et à l'écriture, sans se vanter de ses succès et de ses combats gagnés. Comme avec sa mère et une partie de sa famille, il resta un incompris et du moins la réconciliation n'a pas pu s'opérer à temps.

De nombreux points énigmatiques demeurent dans le parcours de Louis Dumur : son côté rebelle permanent et son intransigeance envers les faux-semblants et les convenances. Il se sent à l'étroit dans le cadre familial, strict et conventionnel, il peine à répondre à l'amour de sa mère, tourmentée par le souci et submergée par l'émotion.

C'est sans doute dans ces contradictions et ces fractures, dans ce vécu à la fois tragique et exalté que la figure de Louis Dumur s'impose. La réponse à ce dilemme est peut-être contenue dans cette phrase écrite dans la douleur par sa mère, le 19 février 1887, qui apostrophe un fils attirant et rebutant, mais ne laissant personne indifférent : « Adieu mon cher Louis, il me semble que plus je pleure sur toi, plus je t'aime. »